

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 28 (1998)
Heft: 1

Artikel: Le rôle de ma vie
Autor: Landry, Charlotte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le rôle de ma vie

Mes parents n'étaient pas riches. Mon père, maréchal-ferrant, travaillait dur pour élever ses quatre enfants, soit un fils suivi de trois filles, mais il fut épaulé en toutes circonstances par ma mère. Il arriva pourtant un jour où comme nous grandissions, il fut question autour de la table de famille d'envisager pour nous l'apprentissage d'un métier. Mon frère voulait entrer au Technicum de la ville, l'une de mes sœurs désirait suivre le Conservatoire pour devenir pianiste, l'autre n'était pas encore décidée. «Et toi, me dit ma mère, tu es l'aînée des filles, que penses-tu faire?» Ma réponse jaillit telle une fusée: «je veux être comédienne». Un court silence, puis la réponse de ma mère jaillit de même: «Ça, jamais!» Sa réplique tomba nette comme un couperet. Le tour de table resta muet.

Il faut dire, qu'à cette époque, le métier de comédienne était assez mal accepté par les «âmes bien nées». On était dans les années 1935, on ne savait pas grand chose de ceux qui exerçaient ce métier et dans certains milieux, fussent-ils modestes, on en parlait avec quelque mépris. J'étais donc devenue la brebis galeuse de la famille ou plutôt celle de ma mère, car je me savais soutenue par mon frère et mes sœurs et dans une certaine mesure, par mon père. Je fis le dos rond, ce qui ne veut pas dire que j'acceptais le verdict, car j'étais déjà de nature rétive.

Je terminais mon école secondaire lorsque ma mère m'informa qu'une place d'aide de bureau était libre dans un commerce de fournitures d'horlogerie de la ville. J'allai me présenter sans enthousiasme – il fallait bien que j'apprenne un métier, puisque ma passion était interdite. Je fus engagée et je ne changeai plus, me contentant avec les années de «monter en grade».

Mais j'avoue que les dieux étaient avec moi. A quelque temps de ce refus si net, au cours d'une rencontre, je fus présentée par une amie à un avocat qui dirigeait sa propre troupe de

théâtre déjà connue et animée par d'excellents amateurs. «Venez, me dit-il, et vous verrez...» Je faillis m'évanouir de bonheur. J'allai donc à la répétition suivante, en ayant appris un poème. Ces retrouvailles du mercredi soir, parfois turbulentes et hautes en couleurs verbales, avaient lieu dans le grand salon transformé en salle de travail du directeur de la troupe. Sa maison, spacieuse, se trouvait dans les hauts de la ville et nous étions reçus par sa femme, également élève de la compagnie, dans la plus chaleureuse camaraderie. J'étais la «nouvelle», celle qui devait tout apprendre et je fus immédiatement dans le coup. Comme tous mes camarades, j'avais adopté le tutoiement. Toutefois, celui que nous appelions le «patron» nous vouvoyait et il en était de même de notre part.

La séance démarra dans un brouhaha bon enfant. Qui y avait-il là-haut? Plusieurs gymnasiens en préparation de bachot, passionnés de poésie, de littérature, heureux d'en parler et tous d'une vive intelligence. Il y avait aussi des camarades qui exerçaient une profession et puis quatre avocats stagiaires dont deux et, non des moins doués, sont devenus des politiciens de très haut rang. Bien des années plus tard, nous nous sommes rencontrés quelques fois. J'ai retrouvé en eux cette même chaleureuse camaraderie teintée encore, chose amusante d'une certaine connivence. Cela me faisait chaud au cœur et m'animait d'une émouvante nostalgie.

Les garçons de la troupe s'étaient affublés du nom de «coquillards» après avoir promis d'être d'honnêtes copains. Quant aux jeunes filles, elles étaient toutes jolies et passablement douées, ce qui m'incita à travailler dur. Il y avait donc les soirées poème au cours desquelles chacun de nous devait présenter ce qu'il avait mémorisé. Cela allait d'un poème à une tirade exhumée d'un texte de son choix. L'épreuve, car c'en était une, nous

donnait le trac en même temps qu'un certain plaisir. Seul, debout, à deux mètres d'un parterre représenté par la troupe dont on savait que la critique ne serait pas tendre, il fallait s'exécuter, le cœur battant. Mon tour arriva pour la première fois avec un poème de Baudelaire. Le «parterre», installé dans de grands fauteuils, m'attendait avec curiosité.

Je suis émue, je tremble un peu, je me concentre et j'arrive au bout. Silence. J'attends le verdict avec effroi. Le Patron donne la parole à ce public intransigeant et en partie expérimenté. Chacun s'exprime à tour de rôle. Dans l'ensemble, j'ose dire que ce fut plutôt encourageant et je commençais à respirer normalement, lorsqu'un des futurs maîtres du barreau s'écria: «pas mal pour du Baudelaire, dit par une femme!» La défense s'organisa, la soirée s'anima autour de Baudelaire et les rires éclatèrent.

Puis arriva la réunion où nous parlâmes du prochain spectacle. J'avais fait mes débuts sur scène: de la figuration, un ou deux petits rôles, mon bonheur était à son début, mais je n'en attendais pas plus. Le Patron nous fit part de ses projets qui nous réjouissaient mais qui, en même temps, nous angoissaient vu les difficultés que cela représentait pour nous. Puis passant à la distribution, j'appris qu'il me faisait confiance pour un rôle important. J'étais éberluée, je ne pouvais m'exprimer tant ma joie intérieure était profonde, je croyais rêver.

Il fallut beaucoup travailler. La mémorisation, à cette époque de ma vie, était facile, mais la mise en place du texte et des attitudes était passionnante. Les répétitions allaient bon train, on progressait tout en se cherchant tandis que la passion prenait le dessus; je vivais dans un autre monde. Un beau soir, on supprima les livrets, il fallut se lancer à l'eau. Le Patron devenait de plus en plus exigeant, figolant tout jusqu'au plus petit détail. Enfin on exprimait

avec la voix, avec le geste et finalement toute la personnalité ce que l'on ressentait.

Enfin, après la générale, à laquelle quelques amis étaient conviés, arriva le grand soir de la première. Bien avant l'heure du spectacle, chacun avait gagné sa loge. Il régnait partout un silence nerveux et recueilli. On se grimait, on se maquillait, puis on s'habillait, s'aidant les uns les autres. Le trac, bien présent, tenace, montait d'heure en heure. On parlait peu, on se concentrait. Le Patron qui tenait un rôle dans la pièce, faisait de chacun un dernier examen et nous passait un mot d'encouragement, accompagné d'un large sourire. Puis la sonnerie se fit entendre, le public était donc en place. Il était, paraît-il, nombreux. Le moment redouté et néanmoins tant désiré et tant attendu était là. Chacun se mit en place qui sur scène, qui en coulisse, guettant son entrée. Puis les trois coups fatidiques retentirent, c'était parti. Le cœur battait très fort, l'émotion et la joie s'unissaient, c'était une forme de bonheur. Alors dans le plus grand des silences, le rideau rouge en s'ouvrant lentement nous balayait de son souffle puissant. C'était pour moi le moment le plus enivrant, je vivais le merveilleux. Et puis il y avait le trou noir de la salle où je sentais le public. Percevoir cette présence si proche m'emplissait d'une joie indicible. Et il y eut ma première réplique: entendre le son de ma voix me reconfortait du trac qui me lâchait. Enfin je vivais!



Dessin Urs Zeier

Le spectacle suivait son cours. Le public par ses réactions nous raffermait. Je me sentais naviguer dans un monde à part. Et puis arriva la fin. Les machinistes devenus des amis laissèrent pour ce soir retomber le rideau. Nous nous sentions privilégiés,

comme revenant d'ailleurs. Nous étions fous de bonheur et d'émotion. Nous venions de servir de notre mieux les «Fausses Confidences» de Marivaux.

Charlotte Landry